



→ Le Calvaire du Pèlerinage de la Réparation. ←

A LA POINTE - AUX - TREMBLES.



Sommaire du Numéro de Septembre 1900.

Pensée dominante : S'approcher avec confiance de l'Eucharistie trône de grâce et de miséricorde. — L'Hostie dans le buisson ardent. — Allez à Jésus. — La moisson (*poésie*). — Fleurs eucharistiques de la nouvelle France : Le Père Isaac Jogues, premier apôtre des Iroquois. — Les serviteurs de l'Eucharistie : Saint François d'Assise. — Sujet d'adoration : une heure aux pieds du Très Saint Sacrement. — Acte de Réparation (*cantique*). — Le violoneux et l'air du *Pange lingua*. — Le Sanctuaire de la Réparation à la Pointe-aux-Trembles.

PENSÉE DOMINANTE

pour le Mois de Septembre 1900.



S'approcher avec confiance de l'Eucharistie
trône de grâce et de miséricorde.

LE trône de la grâce c'est Jésus-Christ. Si quelqu'un avait connu le mystère opéré par la vertu du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Immaculée, et qu'on lui eût demandé où se trouvait le trône de la grâce, sa réponse se serait-elle fait attendre ? Non assurément ; l'enfant que portait Marie eût été désigné comme le vrai et le seul trône de la grâce.

Partout où l'on a pu rencontrer Jésus-Christ sur la terre, depuis le moment de l'Incarnation du Verbe, on a dû se réjouir, parce qu'on rencontrait, on trouvait avec la personne du Sauveur, le trône de la grâce. Il faut parler ainsi et affirmer cette vérité, quand on admire les pro-

diges de la crèche, les mystères de la divine enfance, les abaissements du Sauveur à Nazareth, sa vie publique, sa passion, sa mort sur le Calvaire, sa résurrection glorieuse. Partout où l'on a vu Jésus-Christ, on a vu aussi le trône de la grâce.

Si, de la terre, j'élève mes pensées vers le ciel, si les yeux de mon âme perçant la voûte étoilée, vont découvrir Jésus revêtu d'immortalité et de gloire, assis à la droite de Dieu le Père, n'est-il pas évident qu'ils rencontrent encore, dans cet océan de lumière, le vrai trône de la grâce ?

Pourquoi Jésus-Christ est-il monté au ciel ? en quelle qualité a-t-il pris possession de son royaume éternel ? Saint Paul nous assure que c'est en qualité de Pontife, d'intercesseur, d'avocat, et qu'il est auprès de son Père, toujours vivant, pour intercéder en notre faveur. Et la conséquence qu'il tire de cette vérité, c'est que nous devons aller à lui par la prière, comme au trône de la grâce, afin d'y trouver un secours opportun.

Rien donc n'est plus certain ; il est impossible de dire : Jésus est là, sans être obligé d'avouer que l'on est au pied du trône de la grâce, puisque ce trône de la grâce, c'est la personne elle-même du divin Sauveur.

Mais je sais par la foi que celui-là même qui pénétra les cieux, au jour de son Ascension glorieuse, en sa qualité de médiateur et de pontife, pour placer avec son humanité sainte le trône de la grâce à la droite de la majesté infinie du Père, est aussi dans la divine Eucharistie, vivant de sa vie glorieuse, possédant toutes les qualités qu'il a conservées dans le ciel. Or, cette vérité une fois admise, la divine Eucharistie m'apparaît aussitôt comme le trône de la grâce, placé dans l'Eglise de Jésus-Christ par celui-là même qui a fondé l'Eglise, et qui a voulu lui laisser des richesses infinies.

Cette éminente dignité de trône de la grâce, je dois la reconnaître et l'admirer dans la divine Eucharistie. Je dis le trône, pourquoi ? Le trône est comme un point unique sur lequel réside le pouvoir souverain ; voilà pourquoi ces mots usités parmi les hommes : la majesté du trône, l'éclat du trône, la beauté et la splendeur du trône. Si donc j'appelle Jésus-Christ, et, par une conséquence rigoureuse, la sainte Eucharistie, un trône, je veux dire le lieu où doit m'apparaître dans tout son éclat et dans toute sa beauté, l'objet digne d'être placé sur un trône, je désigne le lieu où cet objet doit m'apparaître dans toute son étendue, dans toute sa force, dans toute sa perfection.

Mais le trône dont je parle, c'est celui de la grâce, et la grâce, c'est la bonté infinie de Dieu se manifestant aux hommes, s'épanchant sur eux. La divine Eucharistie est donc le point lumi-

neux, le siège étincelant de clarté, le trône magnifique que Dieu a désigné, qu'il a choisi pour y placer sa bonté éternelle, son amour immense, toutes les ineffables richesses de sa grâce.

Quand la prophète Isaïe a vu le trône de Dieu environné de lumière, et les séraphins saisis d'un respect profond, se couvrant de leurs ailes, incapables de contempler face à face l'éclat de ce trône éternel, a-t-il vu autre chose que ce qui est voilé sur l'autel par les espèces sacramentelles ?

Si ces espèces disparaissaient, et qu'il me fût permis de contempler la beauté infinie de ce trône où résident l'amour, la grâce et la miséricorde, je ne saurais soutenir son éclat, je serais comme anéanti dans cet océan de lumière, et enivré des délices qui déborderaient comme un torrent et viendraient inonder mon âme ; je ne concevrais plus la froideur et l'indifférence de certains hommes, placés, sans qu'ils le sachent, au pied de ce trône immortel de la grâce infinie de mon Dieu.

Non, Jésus-Christ ne s'est dépouillé de rien, il n'a renoncé à aucune de ses richesses, il n'a abdiqué aucune de ses prérogatives, en se laissant, en se donnant à l'Eglise, sous les apparences du pain et du vin ; il est là avec tous les trésors qu'il possède dès le premier instant de son Incarnation ; toute la grâce de Dieu est en lui ; je ne dis pas assez, il est le trône, il est le siège de cette grâce, et de ce trône glorieux, la grâce descend, elle s'épanche, elle va couler dans les âmes ; elles les inonde de faveurs célestes, elles les rend dignes de Dieu, elle les dispose à hériter d'une éternelle gloire !

Ici j'écoute saint Paul : " Allons donc, nous dit-il, pleins de confiance à ce trône de la grâce, afin d'y trouver cette grâce dans le secours opportun. "

Le trône de la grâce n'est pas le trône de la colère, de la justice, de la vengeance. Le même Jésus-Christ qui sera un jour si terrible pour les ingrats qui auront méprisé sa miséricorde, le même Jésus-Christ, quand il est sur le trône de sa grâce, ne saurait inspirer d'autre crainte que celle de ne pas l'aimer assez. Confiance ! Confiance ! Il n'y a rien que nous ne puissions obtenir, en nous jetant avec amour, avec un saint abandon, au pied du trône de la grâce.

Saint Paul nous dit que nous recevrons la grâce comme un secours opportun. Un secours opportun est celui que l'on réclame dans le moment, comme nécessaire, vu les circonstances où l'on se trouve placé, vu les besoins que l'on éprouve et les dangers que l'on court ; ô heureuse l'âme qui comprend cette pensée du grand Apôtre, et qui la suit avec une amoureuse confiance ! Dites quel est le moment où Jésus-Christ refusera

de l'admettre devant son trône, et d'ouvrir les oreilles de son cœur aux cris qu'elle poussera vers le ciel.

Quand la pécheresse de l'Évangile entra dans la maison du Pharisien, elle savait que là était alors le trône de la grâce ; elle sut y venir avec confiance ; et le secours opportun dont parle le grand Apôtre lui fut-il refusé ? Quand les deux sœurs de Lazare se jetèrent successivement aux pieds du divin Maître, elles savaient bien aussi que ces pieds étaient ceux du trône de la grâce, leur confiance fut-elle trompée ? Vous verrez la gloire de Dieu, s'écria le Sauveur, et cette gloire ne tarda pas à se manifester dans les effets d'une immense miséricorde. Mais Jésus-Christ attache cette grâce à la foi vive qui attend tout de Lui : *si credideris, videbis gloriam Dei.*

Que de de malheureux il y a sur la terre ! Que de larmes amères coulent autour de nous ! Hélas ! le nombre des cœurs souffrants, des âmes désolées est infini ! Et cependant le trône de la grâce est là, devant ces infortunés qui gémissent en vain, et qui finissent par le plus cruel désespoir ; et ces pauvres, ces malades, ces délaissés, ces âmes que le regret ou l'amertume dévorent, que la douleur consume, refusent d'élever leurs regards vers le trône de la grâce ; est-il étonnant que le secours opportun leur manque ?

Mais l'ami de Jésus a compris la parole divine ; ces mots bien simples : le trône de la grâce, le secours opportun, remuent son cœur et le font bondir d'espérance. Tous ses gémissements, tous ses soupirs montent, s'élèvent comme la fumée de l'encens, vers ce trône divin où réside la miséricorde infinie de son Jésus ! Ah ! L'autel ! Le divin Tabernacle, voilà son unique espérance ; voilà les consolations de son exil, sa force dans les combats, sa douceur au milieu des souffrances. Une longue et bien précieuse expérience lui apprend que jamais on ne cria vers Jésus régnant sur la terre par la divine Eucharistie, sans que, du trône de la grâce, tous les secours n'aient coulé comme un torrent de célestes bénédictions, dont le cœur le plus pauvre s'est trouvé bientôt enrichi.

ALLONS A LA SAINTE TABLE !

Sous ce titre, le Bureau des Œuvres eucharistiques lance à tous les chrétiens un appel plein de feu et de doctrine, qui contribuera, nous l'espérons, à amener les âmes en grand nombre au divin Banquet. Ce sera un excellent apostolat que de faire lire et de répandre ce joli volume. On peut se le procurer au Bureau du *Petit Messager* pour la modique somme de 15 cents.

L'HOSTIE DANS LE BUISSON ARDENT



ON loin de l'endroit où la Basse-Autriche, la Bohême et la Moravie confondent leurs frontières, à quelques centaines de pas de la ville de Zlabings, le voyageur rencontre une vénérable église noircie par les siècles, et près d'elle un gracieux ermitage qui couronne la colline solitaire. D'anciennes traditions, consignées dans les archives de Zlabings, racontent ainsi l'origine de ce pèlerinage célèbre.

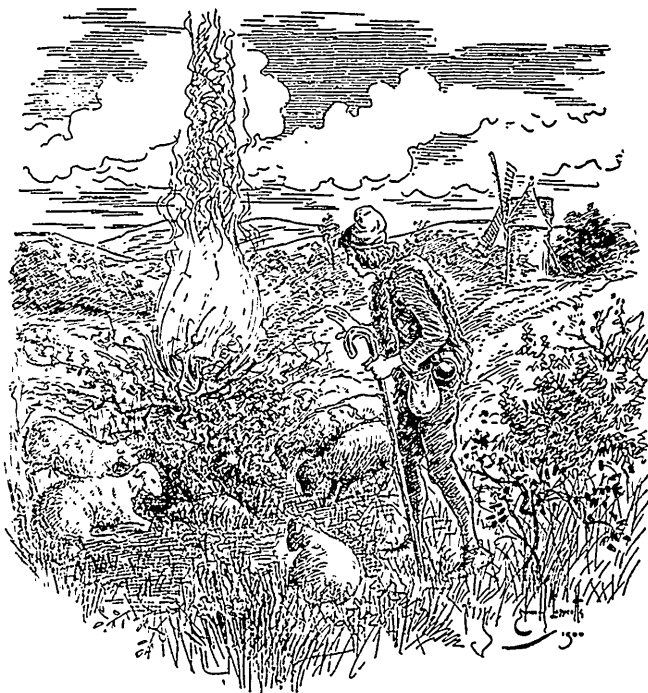
C'était en 1280. Pendant une nuit d'hiver où l'orage sévissait avec violence, des malfaiteurs pénétrèrent dans l'église de Zlabings et, entre autres objets précieux, dérobèrent l'ostensoir avec la Très Sainte Hostie. Les auteurs du crime demeurèrent inconnus ; il fut impossible de retrouver le divin Sacrement profané, et cet attentat causa une affliction générale. DIEU cependant ne tarda pas à changer cette peine en grande joie.

Au retour du printemps, un berger de Zlabings faisait paître son troupeau dans des terres en friche. Tout-à-coup il aperçoit un feu violent s'élever d'un petit tas de pierres recouvert de broussailles : en même temps, tout le troupeau accourt, se range et s'agenouille autour du merveilleux buisson. Le pâtre épouventé s'enfuit ; ses cris multipliés ont bientôt rassemblé les laboureurs qui travaillent dans les champs voisins, et les voilà qui s'avancent avec précaution pour considérer de plus près, comme autrefois Moïse au désert, la nature de ces flammes mystérieuses. O prodige ! au sein de ce buisson ardent rayonnait l'Hostie sainte intacte et lumineuse.

Un prêtre accourut de la ville, recueillit l'auguste Sacrement et se mit en marche vers l'église paroissiale, escorté d'une foule poussant des cris d'allégresse. Mais, à la porte de Zlabings, l'Hostie s'échappa soudain des mains du prêtre et retourna en voltigeant à son ancienne place, au milieu du buisson. Trois fois le même miracle se renouvela. Le prêtre dit alors au peuple que le Seigneur indiquait clairement qu'il avait choisi ce lieu pour sa demeure et qu'on y devait élever un temple ; la promesse en fut faite sur-le-champ, et l'on put

ensuite sans difficulté reporter l'Hostie sainte à l'église paroissiale.

Le bruit de cet événement détermina un nombreux concours de fidèles. L'église fut un lieu de grâces et de bénédiction jusqu'au jour où les sauvages hussites ravagèrent ces contrées. Mais, quand revinrent des jours de paix, un nouveau temple s'éleva en l'honneur du Très Saint Sacrement. Dans l'autel



actuel se trouve encore enfermé le monceau de pierre où reposa la divine Eucharistie, et, sous le nom de " Fête du feu des paysans ", on célèbre toujours solennellement l'anniversaire du jour où le berger retrouva l'Hostie sainte au milieu des flammes.



al
ni
ci
éc
dr
un
do
âm
pe
fas
la
enc
C
vou
san
E
pas,
plen
plus
rien
verr
C
vous
qu'à
dra v
saint
Et
vois

ALLEZ À JÉSUS !



Vous qui avez besoin d'une direction, âme anxieuse et inquiète qui, regardant autour de vous, n'osez pas, ne pouvez pas demander un conseil, parce qu'il vous semble ou qu'on ne pourra pas vous comprendre, ou que vous ne serez pas écoutée ; pauvre âme, qui vous sentez comme au milieu d'entraves formant autour de vous un cercle de fer, qui se resserre petit à petit et qui va vous étreindre et vous étouffer, allez à Jésus qui est la lumière et la force.

C'est une *affaire* d'où dépend votre avenir matériel et l'avenir surtout de ceux que vous aimez, — c'est une *calomnie* astucieusement ourdie, sous le poids de laquelle vous vous sentez écrasée, — c'est une *vocation religieuse* en face de laquelle se dressent des obstacles humainement insurmontables, — c'est une *humiliation* qui se prépare et qui va briser votre vie. Allez donc à Jésus-Eucharistie ! Et, tenant pour ainsi dire votre âme dans vos mains, comme on tient devant le médecin un petit enfant malade, dites-lui : *Maître ! que voulez-vous qu'elle fasse ?* Et restez là calme, confiante, silencieuse et attendez. Si la journée se passe sans lumière, revenez demain, demain encore !

O Jésus ! vous ne laisserez pas cette âme qui a besoin de vous et qui vous demande de voir, vous ne la laisserez pas, sans une éclaircie !

Et vous la pousserez auprès d'un prêtre auquel elle ne pensait pas, et ce prêtre aura pour elle une lumière, ou bien, plus simplement encore, vous la pousserez plus humble, plus confiante, plus résolue, vers le prêtre qu'elle a déjà consulté et qui n'a rien pu lui répondre parce qu'il ne voyait pas encore ; et *il verra, et il parlera.*

Ce sera vous, âme tourmentée et inquiète, vous qui, sans vous en rendre compte, lui apporterez pour vous la lumière qu'à votre insu vous aurez reçue de Jésus, mais que Jésus voudra vous communiquer par lui, comme il la fit communiquer à saint Paul par Ananie.

Et alors, vous pousserez un cri de joie et vous direz : *Je vois !*

Jésus ! Jésus ! c'est toujours ainsi que vous faites !

Quelle est l'âme qui a demandé à Jésus une lumière pour la conduite de sa vie, et qui ne l'a pas reçue ?

Et vous à qui manque la vie, la vie du cœur et la vie de l'âme, vous qui, par suite peut-être de vos lâchetés volontaires et de vos infidélités répétées, vous rendez tous les jours et plus infidèle et plus coupable ; vous qui ne savez *plus aimer*, c'est-à-dire vous dévouer ; *plus vivre*, c'est-à-dire agir et marcher, et qui restez là, éprouvant de temps en temps des semblants de bonne volonté, mais retombant toujours et désirant même quelquefois ne pouvoir plus vous relever...

Vous qui cependant avez aimé le bon Dieu autrefois, et que fait tressaillir encore le souvenir de ces jours d'affection, de paix, de fidélité, de devoirs accomplis ; vous qui venez d'entendre, à cette heure, la voix de votre bon ange ému vous dire : *Si tu voulais revenir à Dieu !* et qui avez répondu avec tristesse "*Je veux, je veux, mais je ne puis pas !*"

Allez à Jésus-Eucharistie !

Etes-vous plus hideuse aux regards de Jésus que le lépreux repoussé par la société tout entière et qui criait : "Seigneur, guérissez-moi ?"

Etes-vous plus morte que cet enfant de Naïm que sa mère en larmes conduisait au sépulcre ?

Etes-vous plus décomposée que Lazare qui déjà sentait mauvais ?

Oh ! seriez-vous tout cela, Jésus dans l'Eucharistie est le même qui dit au lépreux : *Je le veux ; soyez guéri* ; le même qui dit à la veuve de Naïm : *Ne pleurez plus* et qui lui rendit son fils plein de vie ; le même qui dit à Lazare : *Sors du tombeau !*

Jésus est le même qui pleura à la nouvelle de la mort de Lazare, le même qui embrassa Judas ! Oh ! vous n'êtes pas tombée plus bas que Judas — on ne peut pas tomber plus bas ; — mais, à ce baiser de Jésus, n'est-il pas vrai que vous ne serez pas insensible, vous ?

Allez donc à Lui : il est la vérité, il est la voie, il est la vie.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 12 Septembre, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.





LA MOISSON

C'EST la fête du blé, c'est la fête du pain,
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

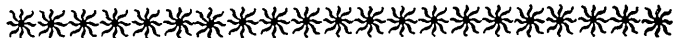
L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille autour des moissons mures,
Et qui travaille encore imperturbablement
À gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre œuvre est bonne.

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,
Dieu moissonne et vendange, et dispose à ses fins
La Chair et le Sang pour le calice et l'Hostie.

PAUL VERLAINE.



Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France



Le Père Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus,
premier Apôtre des Iroquois.

.....



ISAAC JOGUES naquit à Orléans, le 10 janvier 1607. Ainsi que le fait remarquer son historien, à son baptême dans l'église Saint Hilaire, il reçut le nom d'Isaac, comme si Dieu eût voulu présager par là le sacrifice que devait en faire un jour sa mère et celui qu'il aurait lui-même à offrir au Seigneur.

Dès qu'il fut en âge de fréquenter les sacrements, le pieux enfant alla souvent puiser à ces sources d'eau vive, la force de triompher du monde et du démon.

Son amour pour Jésus dans la Sainte Eucharistie augmenta avec les années, et il sut profiter d'une excellente occasion d'exalter la bonté et la puissance du Roi de son cœur. Isaac Jogues enseignait alors la sixième au Collège de Rouen.

"A la fin de l'année scolaire, rapporte l'auteur que nous avons déjà cité, un des professeurs devait, selon l'usage, lire devant le public, à la distribution des prix, quelque composition de son choix. Le P. Jogues, alors professeur d'humanités, reçut cette mission et prit pour matière d'un petit poème latin un fait raconté par Evagrius :

"C'était une ancienne coutume à Constantinople, quand il restait quelques parcelles du corps très saint de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de le donner à manger aux petits enfants qui allaient aux écoles. Ce cas s'étant présenté, le fils d'un juif, verrier de profession, se mêla à ses camarades, et son père lui ayant demandé la cause de son retard, il raconta ce qui était arrivé, et ajouta qu'il avait mangé avec les autres enfants de son âge. A ces mots, le juif, enflammé de colère, jeta son fils dans la fournaise où il faisait fondre son verre. La mère, qui s'était mise à chercher son enfant, et ne le trouvait pas, parcourut toute la ville, en poussant des cris lamentables et en adressant à Dieu de ferventes prières. Au bout de trois jours, se tenant à la porte de l'atelier de son mari, et cédant

aux mouvements de sa douleur, elle appelle tout à coup son fils à grands cris. L'enfant, qui reconnaît la voix de sa mère, lui répond aussitôt du fond de la fournaise. La mère ouvre la porte par violence et voit son fils debout au milieu des charbons allumés, sans qu'il en reçût aucune atteinte. Elle l'interroge pour savoir comment il a pu se conserver ainsi sain et sauf. " C'est une femme vêtue de pourpre, répondit-il, qui venait me visiter et me donnait de l'eau pour éteindre les flammes qui m'entouraient, elle m'apportait aussi à manger toutes les fois que j'avais faim. "

" Ce fait ayant été porté à la connaissance de Justinien, il ordonna de baptiser la mère et l'enfant, selon le désir qu'ils manifestèrent, et quant au père, qui refusa obstinément d'être chrétien, il le fit crucifier à l'entrée du bourg des Figuiers, en punition de son crime. "

Cette pièce, toute à la gloire de la sainte Vierge et du Saint Sacrement, fut donnée par le P. Jogues avec un vif élan de foi et d'enthousiasme. Malheureusement, l'œuvre du jeune scolastique n'est pas parvenue jusqu'à nous ; on sait seulement qu'elle lui attira les éloges de son nombreux auditoire. Il avait alors vingt-cinq ans.

Le 10 février 1636, le jeune Père célébrait pour la première fois les saints mystères dans sa ville natale, au milieu de ses parents, de ses frères dans le Seigneur et de ses amis, accourus pour être témoins de son bonheur et recevoir sa première bénédiction. Sa mère versa de bien douces larmes, en communiant des mains de celui à qui elle avait donné le jour, et en voyant se réaliser le désir si cher à son cœur. Pouvait-elle pressentir alors que son enfant, qui immolait la divine victime, serait, un jour, offert en holocauste sur l'autel de la croix ?

Avec la nouvelle de son ordination, le jeune lévite reçut celle de son départ prochain pour les missions du Canada, vers lesquelles son âme apostolique se sentait attirée. Au Thabor allait succéder le Calvaire.

Le lecteur ne lira pas sans émotion des extraits de deux lettres que le missionnaire écrivit à sa mère, après son arrivée au Canada ; la première, avant de monter chez les Hurons, la seconde, à l'occasion de la première messe qu'il dit en ce pays :

" Les ornements pour la messe m'ont été d'une grande utilité, car je l'ai dite tous les jours que le temps a été favorable, bonheur dont j'aurais été privé si notre famille ne me les avait procurés ; ça été une grande consolation pour moi, et une faveur que nos Pères n'ont pas eue les années précédentes. L'équipage en a profité : sans cela, les quatre-vingts personnes

qui étaient sur notre vaisseau eussent été deux mois sans assister au saint sacrifice, au lieu que, moyennant la faculté que j'ai eue de célébrer, ils se sont tous confessés et ont tous communiqué à la Pentecôte, à l'Ascension et à la Fête-Dieu.

N'importe où nous soyons, pourvu que nous soyons toujours dans les bras de la Providence, et dans sa sainte grâce : c'est le souhait que fait tous les jours à l'autel celui, &c.

Des Trois-Rivières, ce 20 août 1636.

“ Je ne sais ce que c'est que d'entrer en Paradis ; mais je sais bien qu'en ce monde il est malaisé de trouver une joie plus excessive et surabondante que celle que j'ai sentie entrant en la Nouvelle France et y disant la première messe, le jour de la Visitation. Je vous assure que ce fut bien vraiment le jour de la visitation, par la bonté de Dieu et de Notre-Dame. Il me semblait que c'était Noël pour moi, et que j'allais renaître en une vie toute nouvelle et en une vie de Dieu. ”

De même que Dieu le Père, pour soutenir les forces défaillantes de son Fils bien-aimé, durant son agonie, lui envoya un ange consolateur, ainsi le bon Maître voulut traiter celui qui devait, dans le cours de sa vie de souffrances, offrir tant de ressemblance avec ce divin modèle. Cédons encore la parole au fidèle historien :

“ Le consolateur divin, qui habitait au milieu de ses serviteurs, et se donnait à eux chaque jour, soutenait leur courage. Il savait même compenser quelquefois tant de souffrances par quelqu'une des consolations ineffables de sa grâce, qui semblent un avant-goût des joies saintes du Ciel.

“ Le Père Jogues mérita de recevoir, vers cette époque, une de ces faveurs célestes. Quoique ce ne fut qu'un songe, les circonstances lui en parurent si extraordinaires et les effets si salutaires que, sur l'avis de son confesseur, il crut devoir mettre le tout par écrit. Nous devons au P. Ragueneau l'extrait suivant qu'il en a fait sur l'autographe même et que nous traduisons du latin :

“ Le 4 mai 1637, qui tombait un mardi, la veille de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant que dans l'après-dîner j'étudiais la langue huronne avec le P. Chastelain, je me trouvai accablé de sommeil et je le priai de me permettre de prendre un moment de repos. Il me conseilla de me retirer à la chapelle et de me reposer un peu devant le Saint Sacrement, ajoutant qu'il avait l'habitude d'en agir ainsi et toujours avec profit pour la piété et que, dans ce sommeil, il avait quelquefois goûté des douceurs célestes.

“ Je me levai, mais pensant que je ne pouvais pas, sans ir-

révérence, dormir en la terrible et adorable présence de mon souverain Maître, j'allai dans le bois voisin, tout confus de voir que d'autres, pendant leur sommeil, étaient plus unis à Dieu que je ne l'étais dans l'acte même de la prière.

" A peine couché, je m'endormis et je crus alors que je chantais les psaumes des vêpres avec les autres Pères et nos domestiques. D'un côté était le P. Pierre Pijart, très près de la porte, et j'étais un peu plus loin, je ne sais qui était de l'autre côté et dans quel ordre.

" Le P. Pijart commença le premier verset du psaume *Verba mea auribus percipe, Domine* (Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles). Comme il ne pouvait pas continuer seul, nous l'avons terminé avec lui.

" Ce verset fini, il me semblait que je n'étais plus dans notre cabane, mais dans un lieu que je ne connaissais pas, quand tout à coup, j'entendis chanter les versets (j'ai oublié lesquels), qui ont trait à la félicité des saints et aux délices dont ils jouissent dans le Royaume des Cieux. Le chant était si beau et la mélodie des voix et des instruments si harmonieuse, que je ne me rappelle pas avoir entendu rien de semblable et même, il me semble que tous les concerts, même les plus parfaits, ne sont rien en comparaison. Mettre en parallèle cette harmonie avec celle de la terre, serait lui faire injure.

" Cependant, ce concert si admirable des anges fit naître en moi un amour de Dieu si grand, si ardent, si embrasé, que ne pouvant plus supporter une telle surabondance de suavité, tout mon pauvre cœur semblait se fondre et se répandre sous le poids de cette inexplicable richesse du divin amour. J'éprouvai ce sentiment surtout quand ils chantèrent ce verset que j'ai bien retenu : *Introibimus in tabernaculum ejus, adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* (Nous entrerons dans son temple ; nous l'adorerons dans le lieu où il a établi sa demeure).

" Encore dans un demi-sommeil, je me mis aussitôt à penser que cela se rapportait aux paroles que m'avait dites le P. Chastelain.

" Je m'éveillai aussitôt, et tout disparut, mais il me resta dans l'âme une si grande consolation que son souvenir me remplît encore d'ineffables délices. Le fruit que j'en ai retiré, c'est, il me semble, de me sentir porté, par amour pour Notre-Seigneur, à soupirer après la céleste patrie et les joies éternelles. Heureux moment ! heure bien courte ! Je ne crois pas qu'elle ait duré l'espace d'un *Ave Maria*. Si vous nous traitez ainsi dans l'exil, que nous donnerez-vous, Seigneur, dans la patrie ! (Saint Augustin)

“ Dans les communications intérieures qu’il avait eues avec Dieu, en revenant du pays des Sauteurs, le P. Jogues reçut une sorte de révélation de ce qui allait lui arriver. Étant prosterné la face contre terre, devant le Saint Sacrement, et demandant avec instance à Notre-Seigneur de boire le calice de ses souffrances, et de travailler par là plus efficacement à la gloire de son saint nom, il entendit comme une voix qui répondait aux aspirations de son cœur : “ Ta prière a été exaucée, tes vœux seront accomplis ; arme-toi de force et de courage. ” Ces paroles lui restèrent gravées dans la mémoire avec une certitude semblable à celle qu’inspire la foi. Elles lui furent toujours présentes au milieu de ses tourments et elles le soutenaient. Il ne doutait pas qu’elles ne lui eussent été adressées par Celui pour qui l’avenir n’a rien de caché, et qui seul peut rendre l’homme invincible dans des combats au-dessus de la nature. ”

Passons sous silence la prise du Père Jogues et de ses compagnons par les Iroquois : ces détails sont connus. Mais Arrêtons-nous devant cette belle réponse, toute brûlante de zèle pour le salut des âmes, qu’il fit à René Goupil, qui le sollicitait de chercher avec lui le salut dans la fuite, à la faveur de la nuit : “ Pour moi, répondit le missionnaire, je ne le puis. Je souffrirai tout plutôt que d’abandonner, à l’approche de la mort, ceux que je puis au moins consoler et nourrir de sang de mon Sauveur, par les sacrements de l’Eglise. ” (à suivre)

Les Serviteurs de L’Eucharistie

Saint François d’Assise



N peut affirmer que l’amour de l’Eucharistie fut en saint François d’Assise aussi fort que l’amour de la Croix. Quoi d’étonnant ? Les deux mystères ne sont-ils pas étroitement unis ? et l’Eucharistie n’a-t-elle pas été instituée pour être aux hommes un “ mémorial de la Passion ” du Sauveur ?

Aussi le Tabernacle exerça-t-il toujours sur le séraphique Patriarche un attrait irrésistible. Il ne pouvait se rassasier de contempler le mystère d’un Dieu présent parmi les hommes. “ A genoux devant l’au-

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 29

Une heure aux pieds du Très Saint Sacrement.

I. Devant qui suis-je ?

1. Vous êtes, me répond la sainte Église, en présence de Jésus-Christ votre Roi, votre Sauveur et votre Dieu.

Adore-le, ô mon âme, avec la foi de l'aveugle-né, quand, reconnaissant son bienfaiteur, il se prosterne devant Jésus et l'adore si humblement.

Adore-le avec la foi de Thomas, et dis comme lui :
" Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! "

Mais je ne vois pas Jésus comme le disciple du Cénacle : c'est vrai ; mais, dit le Sauveur, " plus heureux sont " ceux qui croient sans voir de leurs yeux " sans toucher de leurs mains !

L'Église me montre mon Sauveur et mon Dieu voilé sous la forme d'une hostie, — comme le Précurseur le montrait sous la forme d'un homme simple, perdu au milieu de la foule, — comme Marie le montrait aux mages sous la forme d'un enfant.

Adore-le donc, ô mon âme, avec la foi des rois de Bethléem ; — offre-lui l'encens de ton adoration, car il est ton Dieu ; — la myrrhe de ta mortification, c'est ton Sauveur ; — l'or de ton amour et le tribut de ta dépendance, car il est ton Roi !

2. Mais pourquoi Jésus ne se révèle-t-il pas à moi dans sa splendeur, pourquoi ne se montre-t-il pas à découvert à mes yeux ?

Pour éprouver ma foi, la rendre humble et docile, — fidèle à sa parole, — soumise à l'autorité de la sainte Église son épouse et ma mère, qui me parle en son nom.

Quel besoin, d'ailleurs, ai-je de voir, d'entendre, de toucher pour croire à la présence réelle de Jésus en la sainte Hostie ! Est-ce que sa parole divine ne me suffit pas ? on n'en demande pas davantage à quelqu'un pour le croire. — Est-ce que sa promesse peut me tromper ?

— Est-ce que son Église peut mentir ? — Est-ce que les saints qui croient, adorent et aiment Jésus en son divin Sacrement sont tous dans l'erreur et l'illusion ?

Mais si, je sens la vérité et la grâce de la présence de Jésus-Hostie ! quand je viens l'adorer ou le recevoir, cette douce paix de mon âme, cette joie intime de mon cœur, ce sentiment si profond de respect qui me domine, est-ce que tout cela ne me dit pas que Jésus est là ?

Ah ! si j'étais plus humble, plus pur, plus fervent, Jésus se manifesterait davantage à mon cœur : — je sentirais comme Jean-Baptiste le voisinage de ce feu divin ; — je le sentirais en moi comme Marie quand elle le portait en son sein : la lumière de foi qui descend de la sainte Hostie pénétrerait mon âme comme les rayons du soleil illuminent le cristal transparent !

Oui, ô mon Seigneur et mon Dieu, je crois, j'adore avec l'Église, votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité substantiellement, véritablement et réellement présents dans la sainte Hostie : je crois !

Mais augmentez ma foi ; donnez-moi une foi simple comme celle d'un enfant ; — vive comme une flamme d'amour ; — forte comme celle des martyrs ; — dévouée comme celle des apôtres !

II. Pour qui Jésus est-il au Très Saint Sacrement ?

1. Pour moi ! — Parce qu'il m'aime plus que sa gloire, que son bonheur, que son paradis ; plus que sa liberté, plus que sa vie glorieuse à la droite de son Père !

Je suis la fin de son divin Sacrement !

2. Il est tout pour moi en son Sacrement : je le possède dans toute son infinie plénitude : tel qu'il est au ciel avec toutes ses richesses de gloire : tel qu'il était sur la terre avec toutes les vertus de sa vie, toutes les grâces de sa mort ; je n'ai donc rien à envier aux apôtres qui vécurent avec lui, ni aux saints qui triomphent avec lui, si ce n'est leur amour.

3. Il n'est au Saint Sacrement que pour moi : je le reçois, je l'adore, comme si j'étais seul au monde : si je ne devais venir le visiter, il ne serait pas au tabernacle ; si je ne devais venir le recevoir, on ne le consacrerait pas.

Il est si totalement à moi, qu'il semble qu'il n'y a que moi à qui il pense, que moi qu'il écoute, qu'il aime : on dirait presque qu'il n'a que moi à servir !

Oh ! comment pourrai-je reconnaître tant de bonté, tant d'amour pour une si pauvre et si indigne créature ?

Mais, ô mon Jésus, votre amour vous égare et vous trompe ! Vous oubliez ce que j'ai été, — et ce que je suis !

C'est par la sainte Église, par les saints et les anges que je vous offre mes remerciements : — c'est avec Marie, ma Mère que je veux célébrer votre miséricorde, et chanter le *Magnificat*, ce sublime cantique de la reconnaissance !

III. Pourquoi Jésus est-il au Très Saint Sacrement ?

1. Jésus est au Saint Sacrement pour me guérir. — Je suis malade de la fièvre du péché ; — je suis couvert de plaies ; — mon âme est toute lépreuse : voilà mon médecin !

Il vient, ce bon Samaritain, pour me purifier, me fortifier, me rendre à la santé de l'âme.

Oh ! que j'en ai besoin ! — Il y a si longtemps que je souffre ! — Les plaies de mes péchés sont si anciennes ; — l'habitude du mal est si invétérée en moi : et les tentations de chaque instant irritent si vivement ces plaies, et entretiennent avec tant d'activité ce foyer de péché !

Mais, ô Jésus, dites une parole, une seule parole à mon âme, — comme à la belle-mère de Pierre dévorée de la fièvre, — comme au centurion pour son fils désespéré, — comme au lépreux du chemin, et mon âme sera guérie !

2. Jésus est au Saint Sacrement pour y être mon Maître, faire mon éducation, m'orner de sa grâce, me donner son esprit de vérité et d'amour : — pour former en moi ses mœurs et ses vertus.

Il vient par son Eucharistie pour être mon divin instituteur, mon précepteur : mais un maître qui est mon modèle et qui me donne la grâce de faire ce qu'il m'enseigne.

3. Jésus est au Saint Sacrement pour y être mon Sauveur, il y vient pour me communiquer les grâces de la Rédemption, pour m'en appliquer les mérites, pour faire couler sur mon corps et dans mon âme son sang divin.

Aussi est-il sur l'autel du sacrifice comme une victime de propitiation, demandant à son Père grâce et miséricorde pour moi.

Mais pour que son sacrifice produise tous ses fruits, pour que cette victime obtienne tout ce qu'elle veut, Jésus

me demande de la compléter, de m'unir à lui, de souffrir à sa place, puisque depuis sa résurrection il ne peut plus souffrir.

Si je lui offre mes peines, mes souffrances, mes privations et leurs sacrifices, il leur donnera un prix et une valeur infinis, il les revêtira des propres mérites de sa divine Personne et les fera siens ; je ferai alors au nom de Jésus et avec lui, la pénitence et la mortification de Jésus ; ce sera la Rédemption, la Passion et la mort du Calvaire renouvelée et reproduite en moi par l'Eucharistie.

Oh ! quels trésors de salut pour moi et pour les autres m'apporte la présence sur l'autel de Jésus mon Sauveur !

IV. Que veut Jésus de moi en retour ?

1. Que je l'aime comme il m'aime ; — que je l'aime au moins comme un fils aime son père et sa mère, — lui le meilleur des pères, la plus tendre des mères.

Que je l'aime comme le royal ami, le fidèle, le dévoué, l'immortel ami des bons et des mauvais jours !

Rien de plus digne.

2. Il veut que je le serve au moins aussi bien que l'intérêt fait servir un maître humain ; — l'honneur, l'ambition, un puissant roi ; — la piété filiale un père respecté, — et qu'il ne soit pas dit que Jésus est moins bien servi que l'homme !

3. Il attend que je lui fasse hommage de ma vie, de ma liberté, de mon être tout entier : il attend l'hommage d'amour de mes pensées, de mes travaux, de mes peines, de mes joies, de mes souffrances ; de tout ce que j'ai, de tout ce que je fais, de tout ce que je suis.

Rien de plus équitable, puisque Jésus me consacre tout au Sacrement et me donne ses grâces, sa liberté, sa vie, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est !

4. Enfin, Jésus veut régner en moi : voilà tout ce qu'il ambitionne !

C'est là sa royauté d'amour : c'est la fin de son Incarnation, de sa Passion, de son Eucharistie !

Régner en moi, régner sur moi : régner en mon âme, en mon cœur, sur toute ma vie, sur mon amour, c'est le second ciel de sa gloire !

Oh ! oui, Seigneur Jésus ! venez et régnez ! que mon corps soit votre temple, mon cœur votre trône, ma volonté votre servante dévouée : que je sois à vous pour jamais, ne vivant que de vous et pour vous !

tel, perçant du regard de la foi le nuage du Verbe eucharistique, et se plongeant à souhait dans cet océan de lumière, dans ce foyer d'amour, il passait la plus grande partie de ses jours à adorer Jésus-Christ et à converser avec lui. Les heures s'envolaient trop vite alors au gré de ses désirs, et l'aube matinale le surprenait presque toujours dans ces doux entretiens qu'il ne quittait qu'à regret.

Un jour, un de ses amis, homme du monde, ne pouvant s'expliquer une telle ferveur, lui posa cette question : " Père, dites-moi, je vous prie, que faites-vous durant de si longues heures au pied du Très Saint Sacrement ? — Mon fils, répondit le saint, que fait le pauvre à la porte du riche, le malade en présence du médecin, l'homme altéré devant une source limpide ? Ce qu'ils font, je le fais devant le Dieu de l'Eucharistie : *je prie, j'adore, j'aime !* "

Le sentiment de l'adoration ne l'abandonnait jamais. Dans ses voyages, d'aussi loin qu'il apercevait une église, il se prosternait pour saluer l'Hôte du tabernacle ; arrivé dans la localité qu'il devait évangéliser, son premier soin était d'aller offrir à Notre-Seigneur ses hommages ; souvent même il lui arrivait de se détourner de sa route pour satisfaire ce besoin de son cœur. S'entretenant un jour avec ses premiers disciples sur l'amour de Jésus dans la Sainte Eucharistie, il leur fit cette recommandation : " Quand vous rencontrerez une église, vous vous prosternerez et vous prierez ainsi : " Nous vous adorons, ô Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises du monde et nous vous bénissons... "

La charité de Notre-Seigneur dans ce divin mystère ravissait son âme, et le jetait dans des transports d'admiration et de reconnaissance. La vue de ses délaissements et de l'ingratitude des hommes à l'égard de cet amoureux Sauveur, tirait fréquemment de ses yeux des larmes abondantes et de sa poitrine des gémissements et des sanglots. Pour épancher sa douleur, et soulager son âme du poids qui l'oppressait, il parcourait alors les montagnes et les vallées et criait aux échos d'alentour : " Pleurez, collines ! pleurez, montagnes ! Rochers, fendez-vous ! vallées, soupirez ! Et toi, peuple privilégié, Sion, Eglise Catholique, déchire tes vêtements et ton cœur, et couvre ta tête de cendre, car l'Amour n'est pas aimé. " Et les échos répétaient tristement : " *L'amore non è amato ! l'amore non è amato ! L'amour n'est pas aimé, l'amour n'est pas aimé !* "

Dans son désir de voir les chrétiens s'embraser du feu qui le dévorait, il adressa une sorte de lettre encyclique aux prêtres et aux fidèles du monde entier pour ranimer leur foi et leur

ferveur envers le Dieu de l'Eucharistie : " C'est une grande misère et une déplorable faiblesse, y écrivait-il, qu'ayant Jésus présent d'une manière si merveilleuse, d'autres choses de la terre nous occupent ! "

" Nous tous, clercs de la Sainte Eglise, dit-il en particulier aux prêtres, pensons à l'énormité du péché que plusieurs commettent par ignorance contre le très saint corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... *Nous n'avons et ne voyons de ce Seigneur Très-Haut rien de réel et de sensible en ce monde que son corps et son sang...*" — " Eh quoi ! dit-il encore, la religion ne nous rendrait pas sensibles à ces outrages que souffre ce Seigneur plein de bonté, qui se met lui-même entre nos mains, et que nous touchons et recevons chaque jour dans la sainte communion ? Et ne savons-nous pas que nous devons tomber entre ses mains ? " Or, poursuit-il, je veux que ces très saints mystères soient honorés et révévés par dessus toutes choses, et qu'ils soient précieusement conservés... Le Seigneur notre Dieu se présente à nous comme à ses enfants ; c'est pourquoi, mes frères, je vous conjure tous avec le plus de charité que je puis, et en baisant vos pieds, de traiter avec toute sorte de révérence et d'honneur le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel toutes choses sur la terre et dans le ciel ont été purifiées et réconciliées avec Dieu. "

Comment, si passionné pour le Sacrement d'amour, François n'eût-il pas éprouvé le besoin de s'en nourrir fréquemment ? Ce besoin était chez lui une faim véritable : on le voyait bien à son empressement, à l'ardeur de sa dévotion, rayonnant de toute sa personne. Qu'il était beau, dit un de ses historiens, de le voir, au moment de la sainte communion, s'avancer vers la Table Sainte, les yeux baissés, les mains jointes et les pieds nus, par respect pour un si grand mystère ! Tous ceux qui le voyaient, si froids et si tièdes qu'ils fussent, ne pouvaient s'empêcher de se sentir pénétrés de dévotion envers l'auguste Sacrement d'amour. A peine l'Hostie Sainte avait-elle touché ses lèvres, que François ravi, transporté par l'excès de son bonheur, entraînait dans une longue extase au sortir de laquelle son âme débordante épanchait son allégresse et sa reconnaissance en des accents plus dignes d'un séraphin que d'une créature humaine, " O grandeur admirable s'écriait-il, ô étonnante condescendance ! ô humble sublimité ! le Seigneur de l'univers, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, s'humilie au point de venir, pour notre salut, se cacher sous l'apparence d'un pauvre petit morceau de pain ! Voyez l'humilité d'un Dieu, et répandez vos cœurs en sa présence ; humiliez-vous à votre tour afin d'être

pi
bi
ra
de
Pi
pe
l'a
s'e
ils
ter
vie
cet
pui
ten
pou
U
can
de l
qu'e
pou
Not
" Se
s'an:
veur

exaltés par lui. Ne retenez rien de vous en vous, afin que celui qui s'est donné tout entier à vous, vous reçoive aussi tout entier."

Convive assidu du banquet eucharistique, François exhortait en toute occasion ses fils spirituels ainsi que les personnes séculières, à se nourrir fréquemment du pain des anges. "Le Corps de Notre-Seigneur, disait-il, est la nourriture sans laquelle l'âme languit et se dessèche. Pourquoi les hommes ne désirent-ils pas s'asseoir et le manger *tous les jours* à la table où il est offert à *tous* ? Celui que le voyage fatigue a un besoin plus grand de se fortifier, en prenant une nourriture plus abondante. Si donc nous sommes tous des voyageurs, et si nous nous dirigeons vers la patrie, pourquoi ne désirons-nous pas nous fortifier par cette précieuse et suave nourriture ? Elie l'a mangée en figure et il a marché soutenu par la force qu'elle lui avait communiquée. Si nous prenions *plus souvent* ce pain avec les dispositions convenables, nous ferions de plus grands progrès dans la voie de la vertu, nous marcherions d'un pas plus ferme vers notre patrie, le terme de notre voyage."

Peu de temps après sa conversion, saint François conçut le projet d'aller en pèlerinage au tombeau des Apôtres, dans le but d'y obtenir l'entière rémission de ses fautes et dans l'espérance d'y recevoir des lumières sur sa vocation. Il se rendit donc à la ville éternelle, alla se prosterner sur le pavé de Saint-Pierre et y pria longtemps. S'étant relevé, il remarqua avec peine combien étaient chétives les offrandes des pèlerins pour l'achèvement de cet édifice. "Eh quoi ! s'écria-t-il, la dévotion s'est-elle refroidie à ce point ? Comment les hommes n'offrent-ils pas le service de leurs bras pour hâter la construction d'un temple où reposent les cendres du Prince des apôtres ? D'où vient qu'ils n'ornent pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise ?" Et puisant à pleines mains dans son aumônière, il en vida le contenu sur le tombeau des apôtres, heureux de s'être dépouillé pour enrichir la maison de Dieu.

Un jour que François se promenait en méditant dans la campagne, aux environs de la ville d'Assise, et qu'il passait près de l'église de Saint-Damien, église si antique et si délabrée qu'elle menaçait ruine, poussé par l'esprit de Dieu, il y entra pour prier. Là, seul, à genoux, les yeux fixés sur l'image de Notre-Seigneur en croix, le cœur ému, le s'écrie par trois fois : "Seigneur, que dois-je faire ?" Tout à coup l'image paraît s'animer, et une voix qui semblait sortir de la bouche du Sauveur, lui adresse par trois fois aussi ces paroles : "Restaure

ma maison qui tombe en ruine, comme tu le vois. " François, saisi d'une émotion dont il n'est pas le maître, demeure quelque temps immobile, éperdu, pâle d'effroi. Revenu à lui, et ne soupçonnant pas que par ces paroles, Dieu voulût lui révéler sa mission future et lui faire entendre qu'il travaillerait puissamment à la restauration de l'Eglise catholique, désolée par le relâchement des chrétiens, il prend à la lettre les ordres du ciel et, sans tarder un instant, il songe à les exécuter.

En sortant de Saint-Damien il rencontra le prêtre attaché au service de la pauvre église : " Tenez, lui dit-il, en lui tendant sa bourse, prenez cet argent pour acheter de l'huile et entretenir une lampe. " Puis, il rentre à la maison paternelle, et prenant avec lui plusieurs pièces d'étoffe précieuse, il monte à cheval, se rend à Foligno, y vend cheval et marchandises, et rapporte aux pieds du prêtre le produit de cet " heureux négoce. "

Le chapelain ayant, pour des raisons de prudence humaine fait difficulté de recevoir l'argent de François, celui-ci le jeta dans le sanctuaire de l'église ; puis, déshérité par son père, dépouillé de tout, et mettant de côté toute espèce de honte, pour l'amour de Jésus pauvre et crucifié, il se mit à parcourir les villes, et à solliciter auprès de ceux qui l'avaient connu dans l'abondance, l'obole de la charité en faveur de l'œuvre qu'il voulait entreprendre. " Qui me donnera une pierre, disait-il avec une admirable simplicité, recevra une récompense ; qui m'en donnera deux, en aura deux : qui m'en donnera trois, en aura trois. " Il ne recueillit tout d'abord que des injures et des affronts. Sans se déconcerter, François mit la main à l'œuvre, invitant les habitants d'Assise à s'y associer. " Venez, criait-il aux passants, aidez-nous à finir ; vous verrez bientôt fleurir ici un monastère de vierges dont la sainte vie et la réputation feront glorifier le Père Céleste dans toute l'Eglise. "

On vit alors ce jeune homme de bonne famille, habitué aux délices de la vie, porter sur ses épaules, comme un manœuvre, les matériaux nécessaires à la construction. Il travaillait sans relâche, si bien que ses membres, exténués par les jeûnes et les rigueurs de la pénitence, ployaient sous le fardeau.

Peu à peu les dispositions de la population à son égard devinrent plus bienveillantes. Plusieurs personnes s'adjoignirent au serviteur de Dieu pour l'aider de leurs mains tandis que d'autres le faisaient de leurs aumônes, à la restauration du vieil édifice. En peu de temps les travaux s'achevèrent et Jésus-Christ eut un sanctuaire digne de lui.

(à suivre.)

ACTE DE REPARATION

Christ a - do - re Jé - sus! notre u - ni - que es - pé - ran - ce. —

Toi dont l'honneur du noir di - vin ne sè - pai - se ja - mais. —

Ah si l'ou - vrage — te mé - con - nait l'of - fen - se,

Dé - gne sur tous nos cœurs. — Ré - gne sur tous nos cœurs. — ton

ré - gne c'est la paix! — ton ré - gne, c'est la paix! *Fin*

Solo

pp

F. n.

teuds nos voix qui te suppli - e. Toi seul pent nous rendre la vi e

legato

Christ ré - pu - ni - teur — Sois no - tre sau - veur! —

poco animato e cresc.

Ah! si les cri - mes de la tor re, Ir ri - tent ton cé - les - te

impor
le vio.
Il y
vieux
aimait
jours
faire d

Pè re — Cal-me ton cœur-toux — Toi, lu-gneau si doux! —

p dolce

lent et pp

Toi, lu-gneau si doux! — *al Segno*

dim.

dolce

al Segno

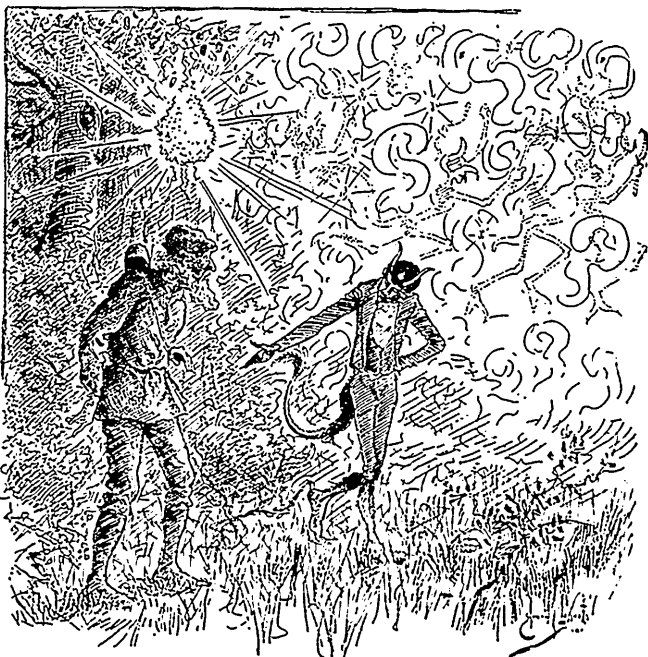
Le Violoneux et l'Air du "Pange lingua"



DANS les dernières années du premier Empire vivait, seul depuis plus de soixante-quinze ans dans une chaumière isolée, sur la lisière du bois de Goumast, un pauvre bûcheron dont ceux qui l'ont connu faisaient le portrait suivant : grand, maigre, ayant l'air doux et rêveur, taciturne à décourager les questionneurs les plus importuns. Il n'avait jamais été marié ; tout le pays l'appelait le *violoneux du diable*.

Il y avait alors, de l'autre côté de la forêt de Goumast, un vieux castel qui, depuis longtemps déjà, n'existe plus... On aimait à s'amuser au *château de Montpiveau*, et, parfois, certains jours d'automne, on mandait le violoneux de Chaingy pour faire danser, après souper, les nobles châtelains et leurs invités.

Un soir, le bal dura plus longtemps que d'habitude, et minuit était sonné à l'horloge du manoir quand le ménétrier, bien réconforté avec les restes du dernier repas, et que quelques verres de bon vin avaient rendu invulnérable à la fraîcheur du bois, s'engagea, insouciant, son violon sur le dos, dans les sentiers qui devaient le ramener chez lui et qu'il connaissait bien. Cependant (il l'a raconté lui-même dans quelques occasions solennelles) il avait à peine fait trois cents pas, sous les sombres taillis, qu'il s'arrête inquiet ; des bruits inconnus



frappent son oreille, les bois sont remplis de rumeurs confuses ; à travers les vieux chênes courent des voix indécises, des appels lointains ; et au-dessus, dans l'air, il y a comme des battements d'ailes ; les cordes du violon résonnent d'elles-mêmes, par moment, comme si elles étaient frôlées par quelqu'un ou quelque chose qui demeurait invisible ; la forêt était hantée !

Le ménétrier, ému, presse cependant le pas avec résolution, mais le tumulte grossit toujours et les bruits étranges s'accen-

ét
ch
an
cer
un
et
le s
tre.
On
les
des
entr
tour
sple
de c
part
sem
cher
lui fi
cette
voisi
de s'
voul
heur
le mé
met,
après
gner
jour,
Chair

et
er,
ies
du
les
ait
oc-
ous
us

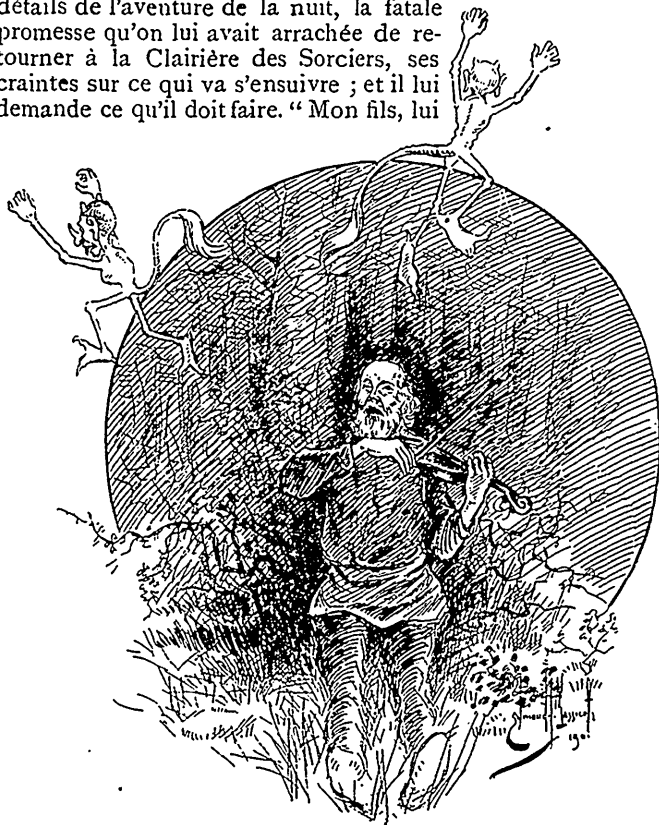
tuent davantage ; aux voix plus distinctes se mêlent, maintenant, comme des cris de détresse et de sinistres éclats de rire. Le cœur serré, la sueur au front, il arrive à la *Clairière-des-Sorciers*, sorte de rond-point où il s'est arrêté tant de fois et où il espère faire une pause et reprendre haleine. Mais il n'a pas encore franchi la dernière cépée que, soudain, apparaît à ses yeux, éclairé d'une lumière rouge et intense comme celle qui sort du four d'un boulanger, un spectacle de l'autre monde : des diables, des diablesses, des diabolins, toutes les anciennes fées de la forêt, avec les casseroles pleines de feu, avaient donné là rendez-vous aux mécréants des environs qui avaient déjà vendu leur âme à Satan. C'était le jour et l'heure du Sabbat.

La clairière, toute tendue de voiles de soie, d'argent et d'or, était éclairée par d'innombrables lustres qui, pendus aux branches des chênes voisins, jetaient des flammes aux reflets effrayants. Le pauvre artiste, glacé de crainte, n'osait plus ni avancer ni reculer, quand un maître des cérémonies, noir comme un nègre, ganté de blanc, en culotte courte, mais le pied fourchu et le front surmonté de deux magnifiques cornes d'ébène, vient le saluer poliment et l'inviter à monter à la tribune de l'orchestre, recouverte de tapisseries resplendissantes. Il fallait obéir. On lui fait un signe ; l'archet court, presque de lui-même, sur les cordes tendues, et, des entrailles du vieil instrument, sortent des airs magiques que le ménétrier n'a jamais appris, mais qui entraînent toute la bande dans une ronde échevelée. Il voit tourbillonner devant lui, au milieu de ces fantasmagoriques splendeurs, des profils anguleux ; des nez pointus et en lame de couteau ; des rictus qui semblent séparer la tête en deux parts et qui laissent voir de blancs râteliers d'émail ; des yeux semblables à des charbons ardents ; des fronts plissés et parcheminés ; des physionomies bestiales ou féroces ; puis, ce qui lui fit le plus de mal, il l'a avoué plus tard, il reconnaît, parmi cette foule, revêtus d'habits de noces, des compatriotes, des voisins, des parents même, qu'il n'aurait pu supposer capables de s'être initiés à ces infâmes mystères et dont il n'a jamais voulu prononcer les noms. La sarabande infernale dura une heure. Alors, sur un signe du maître qui commandait céans, le ménétrier s'arrête, remet son violon dans son fourreau, promet, sur l'injonction qui lui est faite, de revenir quinze jours après, à la même heure, et, plus mort que vif, se hâte de regagner sa demeure. Il n'essaya pas même de dormir, et, au petit jour, il frappait, pâle et anxieux, à la porte du vieux curé de Chaingy.

s ;
es
es
s-
ar
êt

n,
n-

C'était un digne prêtre, qui, bien loin à la ronde, à Huisseau, à Bucy, à Ingré, jusqu'à la Loire, de La Chapelle-Saint-Mesmin à Meung, était la terreur des sorcières et avait la réputation d'être fort contre l'enfer. Son paroissien lui raconte les moindres détails de l'aventure de la nuit, la fatale promesse qu'on lui avait arrachée de retourner à la Clairière des Sorcières, ses craintes sur ce qui va s'ensuivre ; et il lui demande ce qu'il doit faire. " Mon fils, lui



répond le prêtre, avant tout, que ta conscience soit en bon état, et aucun véritable mal ne saurait t'atteindre. Si donc tu as perdu la grâce de Dieu, prends soin de la recouvrer au plus vite. Quant à la malheureuse promesse que tu as faite, tu la tiendras ; mais, écoute bien ce que je vais te dire : dès que tu seras à ta place et que, à tes premiers accords, la bande de Satan commencera à s'ébranler, tu l'arrêteras, et, brusque-

m
vi

so
ter
ser
mi
riai
pai
tou
on
Cep
pre
vibr
l'éla
mus
M
si bi
de to
lance
les fé
les so
les lu
tout a
lingu
chem
ni sor
prits i
Les m
taté, c
de bou
qui la
renver
maudit
pour n
Et c
par tou

ment, tu commenceras à jouer l'air du *Pange lingua*. Tu reviendras m'en dire l'effet. Va maintenant ; je prierai pour toi."

Ainsi réconforté par les conseils et les encouragements de son curé, le ménétrier attendit, sans trop d'inquiétude, la nuit terrible. A l'heure dite, il arrivait à la clairière. La noire assemblée était plus nombreuse encore et plus animée que la première fois ; les diables agitaient leurs tridents redoutables et riaient en montrant leurs longues dents ; les fées folâtres frappaient du poing le cuivre de leurs casseroles enflammées : de tous les gosiers des initiés sortaient des sons inarticulés, dont on n'aurait pu dire s'ils témoignaient la joie ou la souffrance. Cependant, le ménétrier franchit les degrés de l'orchestre et prend possession de son siège ; l'archet se lève ; les cordes vibrent ; danseurs et danseuses partent en cadence... Dans l'élan furieux qui les emporte, ils n'ont pas remarqué que le musicien brise la mesure et s'arrête tout à coup.

Mais, aux premières notes de la mélodie sacrée, qui exprime si bien l'adoration et l'amour, un cri aigu, douloureux s'échappe de toutes les bouches ; les premiers, les démons éperdus s'élancent par-dessus les grands chênes : dans leur précipitation, les fées renversent le feu qu'elles portaient ; affolés de terreur, les sorciers et les sorcières s'enfuient dans toutes les directions ; les lustres tombent ; les lampes s'éteignent ; et le ménétrier, tout à l'heure assis sur un coussin de velours, achève le *Pange lingua* dans un buisson d'épines... A son tour, il se met en chemin, mais, cette fois, il était calme et triomphant. Ni diable ni sorcier ne se rencontra sur sa route, et, depuis lors, les esprits infernaux ne dirigèrent plus contre lui aucune entreprise. Les mécréants eux-mêmes évitaient sa rencontre. Il fut constaté, dans la suite, que l'herbe qui avait été foulée par les pieds de bouc de Satan restait chétive et empoisonnait les animaux qui la mangeaient. Rien ne voulut pousser là où les fées avaient renversé leurs casseroles. La clairière des sorciers demeura maudite et les bûcherons attardés font encore un long détour pour ne pas la traverser durant la nuit.

Et c'est depuis lors que le ménétrier de Chaingy fut appelé, par tous, le *violoneux du diable*.





Le Sanctuaire de la Réparation à la Pointe-aux-Trembles.



On nous a demandé des notes plus complètes sur ce pèlerinage, dont nous avons déjà, il y a quelques mois, entretenu nos lecteurs. Nous sommes heureux de nous rendre à ce désir, et nous espérons que les détails suivants engageront beaucoup d'âmes pieuses à aller offrir à Jésus-Hostie dans ce sanctuaire les hommages de leur amour réparateur.



UN des charmes religieux de la vieille Europe, c'est la multiplicité de ses lieux de pèlerinage ; non pas seulement de ces pèlerinages célèbres où l'on voit accourir le monde entier, mais de ces humbles sanctuaires, éloignés des villes populeuses, trop souvent délaissés, hélas ! par les indifférents de nos jours, mais consacrés jadis par la piété des âges de foi, et en ayant gardé l'ineffaçable empreinte. Notre pays est trop neuf encore pour pouvoir étaler une telle floraison de lieux sanctifiés par des prodiges. Il en surgit pourtant sur différents points de notre sol, qui acquièrent bientôt une sainte popularité et deviennent le rendez-vous aimé des foules pieuses. Quand les siècles auront passé sur ces sanctuaires privilégiés, ils seront vénérables à l'égal de ceux d'Italie ou de France, et ils auront, eux aussi, à redire une longue histoire de grâces et de bienfaits.

Il y a trois ans à peine, nous avons assisté, pour ainsi dire, à la naissance d'un de ces pèlerinages. A quelques milles de Montréal et près du joli village de la Pointe-aux-Trembles, une pieuse demoiselle, inspirée du désir de procurer la gloire de Dieu, élevait dans une propriété de sa famille une chapelle, qu'elle consacrait à la réparation des offenses commises contre

la divine Majesté, et en particulier contre l'adorable Sacrement de nos autels. C'était une simple chapelle en bois, sans ornements ni sculptures ; rien n'y attirait le regard et n'y captivait l'admiration ; mais elle se dressait dans un site enchanteur, à deux pas de notre grand fleuve, sur la lisière d'un bosquet d'érables qui l'enveloppait d'ombre et de fraîcheur. Et dans ce bosquet, un chemin de croix monumental espaçait ses stations sous la verdure, le long des sentiers sinueux, offrant à la méditation des douleurs du Christ une retraite pleine de calme et de mystère. Un ancien missionnaire de Terre-Sainte, le vénéré Père Frédéric, en avait tracé le plan et mesuré toutes les distances, sur le modèle exact de la *via crucis* de Jérusalem. Une porte figurant l'arc de l'*Ecce Homo*, où Notre-Seigneur fut présenté au peuple par Pilate, y donnait entrée. Un Calvaire splendide le couronnait, montrant, au pied d'un crucifix de grandeur réelle, les statues en pierre de la Sainte Vierge, de Madeleine et de saint Jean. A quelque pas de là, un édicule détaché reproduisait fidèlement la forme et les dimensions du Saint Sépulcre de Jérusalem, et une belle statue de Notre-Seigneur au tombeau donnait l'illusion d'assister là au dernier acte du divin drame.

Tout cet ensemble surprenait et charmait la vue, inspirait la foi, réveillait la piété et invitait à la prière. C'était, dans ce coin perdu de l'île de Montréal, comme une vision saisissante de cette scène, si éloignée dans l'espace et dans le temps, mais néanmoins toujours vivante et dominant l'histoire du monde, du Christ mourant pour sauver les hommes. C'était une évocation à l'esprit, au cœur, aux yeux même, du mystère de la croix, faisant jaillir de l'âme tous les sentiments, toutes les émotions, tous les saints désirs que la croix inspire à un chrétien. Et à deux pas, un calvaire plus réel et plus vivant encore sollicitait ses hommages : Jésus lui-même, toujours Hostie, l'attendait dans son tabernacle et renouvelait pour lui dans toute sa vérité et sa puissance le prodige d'amour du Golgotha.

On conçoit que ce pieux sautuaire attira l'attention, et que bientôt des pèlerins de Montréal et d'ailleurs en apprirent le chemin. Depuis sa fondation, leur nombre n'a cessé de s'accroître, et durant les mois de l'été, il n'est pas de jour où l'on ne voie leurs pieuses troupes agenouillées devant l'autel, ou disséminées sous les arbres devant les stations du chemin de la Croix. Et tandis qu'un peu plus loin, au Bout-de-l'Île, d'autres vont chercher des distractions et des amusements profanes, une élite de chrétiens, tout en faisant une diversion agréable à leurs devoirs de chaque jour, trouvent ici le recueillement, la paix et les saintes consolations de la prière.

En présence d'un tel concours, et pour lui donner une direction plus suivie, Mgr l'Archevêque de Montréal a daigné confier aux Religieux du Très Saint Sacrement la garde du Sanctuaire de la Réparation. Ces religieux, voués par vocation à réparer au pied de l'autel eucharistique les abandons et l'indifférence des hommes, semblaient en effet désignés pour ce nouvel apostolat. Ils s'y consacrent avec tout le zèle possible, et sous leur impulsion, le pèlerinage a déjà pris de sensibles accroissements.

Une amélioration récente a grandement augmenté les facilités de transport pour les pèlerins. La compagnie du chemin de fer de ceinture a construit un embranchement spécial pour les transporter à la porte même de la chapelle, supprimant ainsi la marche fatigante qu'il fallait faire jusqu'alors.

Des trains partent de Maisonneuve toutes les demi-heures les jours ordinaires et tous les quarts-d'heure le dimanche, et le trajet jusqu'au sanctuaire n'est que de trente-cinq minutes environ. Le prix du passage, aller et retour, est de 25 cts, tous les mardis et vendredis, ainsi que les jours de pèlerinages organisés, et de 30 cents les autres jours.

Les pèlerins trouvent près de la chapelle un spacieux abri construit à leur intention, et peuvent s'y procurer, à des prix modiques, des rafraichissements et des aliments.

Tous les matins, excepté les dimanches et fêtes d'obligation, la messe se dit dans le sanctuaire, et on y chante aussi des grand'messes pour les personnes qui en font la demande.

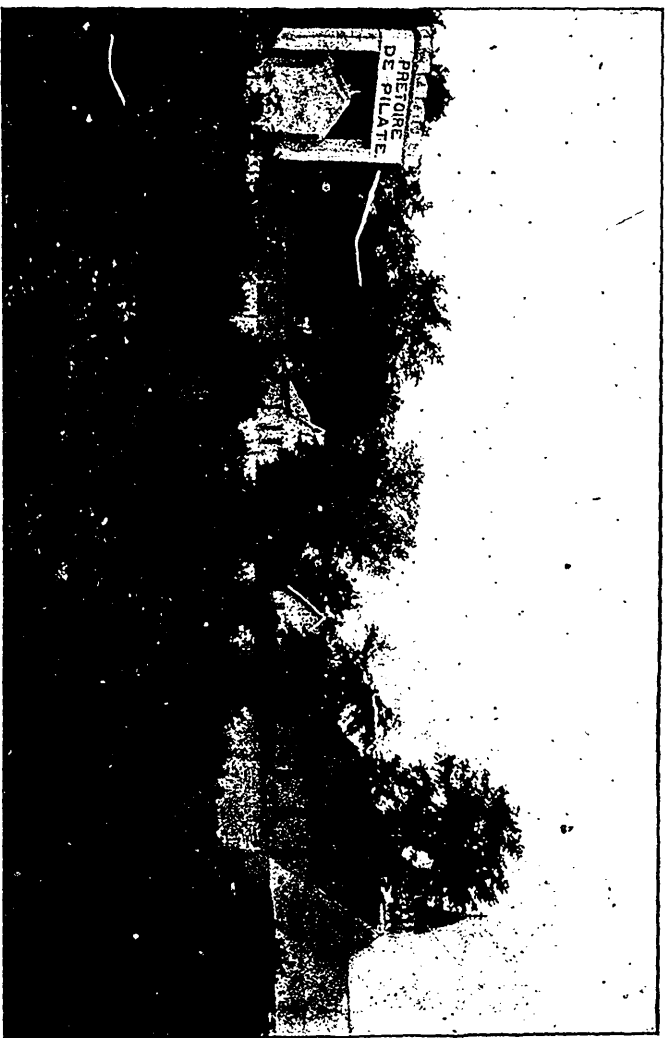
Tous les dimanches, mardis et vendredis, à 3 heures, a lieu l'exercice public du chemin de la croix, suivi de la Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

Les Pères sont à la disposition des pèlerinages organisés par les paroisses, écoles, congrégations, etc. Pour tous les détails qu'on pourrait souhaiter, s'adresser au R. P. Jean, communauté du Très Saint Sacrement, 320, avenue Mont-Royal, Montréal.

Ajoutons que déjà des grâces signalées et vraiment miraculeuses sont venues récompenser la confiance des pèlerins de ce pieux sanctuaire, et démontrer que Jésus-Hostie et Marie immaculée veulent en faire un lieu de bénédiction, un trône de leur puissance et de leur bonté.



... de la Réparation ...



→ Vue générale du Sanctuaire de la Réparation ←